

Les camarades de la Pléiade

Au collège de Coqueret

En 1547, toute une bande de jeunes gens d'environ vingt ans se retrouve au collège de Coqueret, sur la Montagne-Sainte-Geneviève, à Paris. Ils y suivent les cours du célèbre humaniste Jean Dorat, qui exerce sur eux une grande influence. L'atmosphère est studieuse : à longueur de journées, on lit dans le texte les auteurs grecs et latins, on traduit, on apprend par cœur, on récite et on déclame des vers. On en compose aussi. Parfois, on voyage à Arcueil, dans les faubourgs de Paris, pour boire, manger, réciter et chanter.

C'est toute une « brigade » de jeunes érudits et poètes qui se constitue peu à peu. À Ronsard et Baïf, qui avaient déjà suivi les cours de Dorat dans leur Vendômois natal, rejoints peu après par l'angevin Du Bellay, s'ajoutent peu à peu Pelletiers du Mans, Belleau, La Péruse et d'autres encore, qui gravitent autour d'un meneur touche-à-tout, Pierre de Ronsard.

Peu à peu, ils publient des œuvres poétiques originales qui se veulent très différentes de la poésie médiévale grâce à une imitation savante et passionnée des Anciens.

La « pompe du bouc »

En 1553, ce sont de jeunes auteurs connus qui se réunissent près des piles de l'aqueduc d'Arcueil pour célébrer le jeune Jodelle, qui vient de représenter la première tragédie imitée de l'antique, *Cléopâtre*. Cette pièce est la preuve qu'il est possible de recréer un théâtre français s'inspirant des meilleures tragédies antiques. Ronsard baptise les sept meilleurs d'entre eux du nom de la « Pléiade », faisant référence au fameux groupe de sept poètes grecs de l'époque d'Alexandre.

Ils se mettent en scène dans une imitation de cérémonie antique de célébration des poètes. Tous portent toges et couronnes de lauriers. Ils récitent des élégies et des dithyrambes en l'honneur du glorieux tragédien. Ils vont même jusqu'à faire entrer dans la salle de leur festin un bouc, trouvé dans les environs, couronné de guirlandes de fleurs et de lierre, comme pour faire un sacrifice.

On leur reprochera cette cérémonie pour rire. Elle montre bien que l'humanisme de cette bande de jeunes plaisantins va à l'encontre de la piété chrétienne. Aimer et imiter les rites antiques conduirait à l'idolâtrie.

Du Bellay et Ronsard

Les deux poètes, quels qu'ils aient pu être réellement, constituent des figures mythiques opposées : le grand et le « chétif », le bien en cour et l'exilé, l'orgueilleux et le modeste. Les autres poètes de la Pléiade connaîtront leur heure de gloire, mais nul ne restera dans la postérité comme ce couple d'ami apparemment si opposés.

Les deux amis de collège connaissent un destin contrasté. Le premier devient le grand poète de la cour du roi, sous Henri II, et encore plus sous le règne de Charles IX. Il meurt assez tard,

ayant eu le temps d'écrire une nouvelle édition de ses œuvres. Le second suit à Rome son oncle et protecteur, le cardinal Du Bellay, pour lui servir de secrétaire auprès du Pape. Il y écrit les *Regrets*, suite de sonnets exprimant son ennui, sa nostalgie de la France et de son Anjou natal. Il y fait aussi la satire de la cour papale, remplie d'intrigues et de faux-semblants. Il meurt à 37 ans.

Ils furent oubliés pendant deux siècles, ainsi que la Pléiade. Leur érudition leur donnait un caractère de pédantisme qui déplut jusqu'au XIX^e siècle. Les écrivains romantiques les redécouvrirent et les republièrent. Depuis, ils occupent les premiers rangs parmi les poètes français.

Pierre Jacolino

Professeur de français